

Marie Etienne, écrivain et critique à *La Quinzaine littéraire*, est l'auteur de ces ouvrages de poésie *La Longe* (Temps actuels, 1981), *Lettres d'Idumée* précédé de *Péage* (Seghers, 1982), *Le Sang du guetteur* (Actes du Sud, 1985) et *Katana* (Scandéditions, 1993).



Nuit ocre

...A l'intérieur du train j'ai oublié
 Mon manteau, j'y remonte et cette fois
 J'oublie de redescendre sur le quai
 Mais la station suivante est toute proche
 Comme à Bruxelles où le train se transforme
 En métropolitain. (C'est le mois d'août)

(En métropolitain.) C'est le mois d'août
 L'été est familial, nous occupons
 Une villa qui domine la plage.
 Un jour je pousse un cri: «Où est Sandra?»
 Le regard de ma soeur semble me dire
 «C'est ta faute.» Sandra revient. Malgré
 Ma joie immense je ne cesserai plus
 De me cogner à mon angoisse. (Quand je)

(De me cogner à mon angoisse.) Quand je
 Me rends dans le meublé que j'habite à
 Paris, la logeuse est désagréable
 «La porte de l'armoire est condamnée»
 Dit-elle. Comment désormais m'habiller?
 Mes vêtements ont été visités
 Des invalides, dont un bras ou une jambe
 S'achève en gonflement de bois blanchâtre
 Et une pointe de métal semblable
 A celles qui surmontaient les casques des
 Soldats prussiens, ont accompli ici
 Dans les plis des tissus, les cavités
 Des manches et les trouées des boutonnages
 D'obscurcs pratiques auxquelles je n'ose pas

Songer tant elles me révoltent, toujours
 Est-il que mon armoire a une odeur
 Insupportable et que mes vêtements
 Robes capes manteaux, déshabillés
 De soie, pendent souillés de trainées blanches
 Et déchirés. (Tandis que je me tiens)

(Et déchirés.) Tandis que je me tiens
 Raidie devant la penderie obscène
 J'assiste à l'arrivée d'un visiteur
 Dont la prothèse a un volume au moins
 Egal à lui et j'entends la logeuse
 Me demander pour lui égards et soins
 «C'est mon anniversaire» ajoute-t-elle
 Moi je ne veux que me changer afin
 D'aller à mon travail. Je me plains du
 Retard enduré, la logeuse part
 D'un air féroce dans une pièce voisine
 Digne d'un palais mais obscure et sale
 Les meubles sont couverts par la poussière
 Sur le seuil je m'arrête, ne sachant pas
 Ce qu'elle cherche là, elle me déconseille
 Vivement d'avancer et se met à
 Nettoyer rageusement la famille
 De fauteuils appesantis dans la nuit

Alors je m'en retourne à mon armoire
 Pour en sortir des sandales tressées
 Dont les lanières, dès que j'y ai glissé
 Les pieds, se mettent à saigner sur moi
 En abondance, comme des bêtes qu'on
 Ecrase. C'est ainsi que je m'éloigne
 Chaussée et m'afflige marchant. (Plus tard)

(Chaussée et m'afflige marchant.) Plus tard
 Une autre nuit peut-être Florence et moi
 Allongées côte à côte, nous nous tenons
 La main, silencieuses sur un lit
 Qui roule dans l'espace comme un waggon
 De train, soudain je me lève pour lui
 Parler, manque tomber et me raccroche
 A la rembarde, elle de même se lève
 Pour me répondre, je la prévient «Fais at-

-Tention» mais déjà elle tombe tombe
Interminablement, ma bouche s'ouvre
Et un long cri muet, sur mon passage
Dans les villages, des hommes crient aussi
Ils ont des barbes noires qu'ils avalent
Ils renversent les tables où attendaient
Les corps des bêtes parfumées et cuites
Sur les braises des cuisines, ils se déversent
Sans attendre par les entonnoirs des portes

J'arrive enfin au terme du voyage
Dans un pays de sable qui ressemble
A une mer, les dunes se soulèvent
Semblables à des vagues et elles avancent
Au milieu d'elles et enfoncées jusqu'à
Mi-corps, des silhouettes de la même
Matière semble-t-il sont tournées dans
Ma direction, elles ont le buste droit
Et sont éparses, comme déposée
Il faut constater cette chose étrange
La nuit n'a pas cessé d'être la nuit
Ce qui n'empêche pas qu'elle soit dorée
La lumière vient de l'intérieur des dunes
C'est elle qui donne une couleur de sable
Aux silhouettes pétrifiées, au ciel
Au fond je ne sais pas où je me trouve
Car la douceur des formes et des ocres
Est à la fois paisible et menaçante